

ANNALES

DE LA

PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

SEPTEMBRE 1874.

TRENTIÈME NUMÉRO.

MONTREAL :

DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,
30, RUE ST. GABRIEL.

1874

Permis d'imprimer,

+ Ig. Ev. de Montréal.

COLOMBIE ANGLAISE.

LETTRE DU RÉV. PÈRE HÉTU, O. M. I.

New-Westminster, 20 Juillet.

Mon cher frère.

Comme je suis sous l'impression que des nouvelles de nos missions à la Colombie Anglaise peuvent t'intéresser, je crois devoir te faire rapport de celle que nous avons donnée aux Sauvages assemblés à Ste. Marie, depuis le 20 jusqu'au 30 Juin dernier.

Ste. Marie se trouve à 30 milles de New-Westminster, en remontant la rivière Fraser. Cet établissement a été fondé par nos Pères, il y a six ou sept ans. Nous y avons la plus grande église de tout le vicariat de la Colombie, une maison à notre usage, deux écoles, l'une pour les petites sauvagesses, tenue par les Révérendes Sœurs de Ste. Anne, et l'autre pour les Métis et les petits garçons sauvages, confiés à nos frères. Qu'on y ajoute deux moulins, l'un à farine et l'autre à scies, et l'on aura une idée de ce qui constitue notre plus bel établissement à la Colombie Britannique. Il ne faut pas oublier cependant que l'église et les autres édifices sont en bois, et que le tout ferait une pitreuse mine dans les pays civilisés.

Dans ces missions, le nombre des missionnaires étant très restreint, nous ne pouvons que très rarement visiter les Sauvages dans leurs camps, c'est-à-dire une ou deux fois dans l'année; et encore dans ces courses, qui sont souvent fort pénibles, le missionnaire ne peut-il rester que très-peu de temps avec les Sauvages, et par conséquent, ne leur donner qu'une instruction imparfaite et facile à oublier par ces pauvres enfants des bois, qui, en général, n'ont pas la mémoire des plus fidèles. Les Sauvages comprennent eux-mêmes cet inconvénient.

Aussi, il y a 5 ou 6 ans, demandèrent-ils aux Missionnaires de les assembler une ou deux fois par année, afin, dirent-ils, de pouvoir s'approcher plus souvent des sacrements et aussi, en voyant le Prêtre plus souvent, d'être moins exposés à manquer à leurs bonnes résolutions. On acquiesça à leurs demandes, et l'on choisit pour lieu de réunion, Ste. Marie, centre de tout le district de St. Char-

les ou New-Westminster. On ne saurait dire tout le fruit que produisent ces réunions chez nos Sauvages.

Les bons deviennent meilleurs ; les tièdes deviennent bons, et les méchants excités par les exemples des premiers se convertissent et renoncent à leurs mauvaises habitudes.

Quoique pour plusieurs, par exemple, les Flagammes, il leur faille faire 300 milles en canots pour venir à Ste. Marie, et que pour d'autres, outre une centaine de milles en canots, il leur faille encore parcourir jusqu'à 50 milles à pied, avec bagages et provisions, etc., sur le dos, tous néanmoins arrivent chaque fois au rendez-vous, et prennent bien garde de désobéir au prêtre, en restant en arrière et en ne se rendant pas aux réunions au temps fixé par celui-ci.

Oh ! c'est que ces bons sauvages n'ont rien de plus à cœur que la connaissance de notre sainte religion. Aussi, malgré les suggestions des blancs, qui, pour la plupart dans ce pays, sont sans loi ni religion et cherchent toujours à les éloigner du prêtre, en essayant de leur persuader qu'ils sont des dupes en venant écouter sa parole ; malgré aussi tout le prosélytisme des ministres protestants, les sauvages, sans se laisser tromper, obéissent toujours au missionnaire catholique et comprennent très bien qu'en écoutant sa parole, c'est la parole du grand chef d'en haut qu'ils écoutent.

D'ailleurs, le contraste qu'offrent les quelques sauvages qui ne veulent pas renoncer à leurs superstitions ou qui se sont laissé tromper par les ministres de l'erreur, le contraste, dis-je, qu'offrent tous les jours ces sauvages avec ceux de nos chrétiens ou de nos catéchumènes, ne contribue pas peu à affermir ces derniers dans leur foi et leurs bonnes résolutions.

La dernière réunion n'était fixée que pour le vingt Juin, lorsque le cinq, arrivèrent à Ste. Marie plusieurs familles appartenant à la tribu Thompson, dont le camp se trouve situé à 100 milles plus haut, en remontant la rivière Fraser.

Nous crûmes à une méprise et nous pensâmes que ces sauvages s'étaient trompés sur l'époque fixée pour la réunion. Le R. P. Carion était alors seul à la mission.

Les RR. PP. Durieu et Jozal qui résident ordinairement à Ste. Marie, étaient descendus la veille à New-Westminster pour y faire leur retraite annuelle. C'est une habitude, parmi les sauvages, de venir, hommes, femmes et enfants, toucher la main du mission-

naire, aussitôt qu'ils le voient, et la plus grande injure que celui-ci puisse leur faire, c'est de la leur refuser.

Lors donc que ces sauvages vinrent accomplir cette cérémonie d'usage, le chef expliqua au R. P. Carion pourquoi ils étaient venus aussi d'avance cette fois-ci.

“ C'est le grand chef d'En Haut, dit-il, qui nous envoie vers toi, le prêtre. Les années dernières, nous venions en même temps que tous les autres sauvages, mais tu ne pouvais presque pas t'occuper de nous et tu employais tout ton temps à instruire ces autres sauvages plus nombreux que nous, et parlant une autre langue que nous; (il y a six langues différentes parmi les sauvages, rien que dans le district de New-Westminster) et ainsi, nous nous en retournions dans notre terre, sans avoir pu écouter ta parole, et sans avoir appris la prière. Cette année, nous nous sommes rendus avant la réunion de toutes les tribus sauvages, afin que tu aies le temps de nous expliquer la parole du Grand Chef d'En Haut, et de nous enseigner comment le prier. Nous voulons devenir bons et rendre forts nos cœurs, mais pour cela, il faut que tu nous dises ce que nous avons à faire.”

Le R. Père les loua du grand désir qu'ils témoignaient de s'instruire de plus en plus dans notre sainte religion, et il leur dit qu'il s'empresserait de les satisfaire. Aussi dès le lendemain, ce bon Père commença-t-il à leur donner des instructions, et à leur faire le catéchisme. À l'aide d'un interprète, il traduisit quelques prières en leur langue, et vint à bout de les leur faire apprendre par cœur, ce qui n'était pas le moindre travail, car ces sauvages ont la mémoire peu facile; il continua ainsi à les instruire jusqu'au 20, et les autres tribus arrivèrent ce jour-là. Le spectacle qu'offrit l'arrivée de ces sauvages était vraiment grandiose. Figure-toi des centaines de canots, chacun surmonté d'un drapeau, arrivant tous ensemble avec ordre, pendant que les rameurs faisaient retentir les échos d'alentour de leur chant à Marie et du bruit cent fois répété d'une brillante fusillade. Sa Grandeur Mgr. d'Herbormez et le R. P. Durieu arrivèrent le même jour de New-Westminster.

Le lendemain, 21, tous les sauvages, [au moins ceux qui purent prendre place dans l'église, bien trop petite pour les contenir tous], ces sauvages, dis-je, assistaient à une cérémonie bien belle et bien touchante. Nous recevions, le R. P. Grégoire et moi, l'onction sacerdotale des mains de notre bien-aimé évêque. Le rite à la fois

si touchant et si sublime que la Sainte Eglise emploie dans la consécration de ses ministres, impressionna fort ces bons sauvages, dont le plus grand nombre voyait une ordination pour la première fois. Cependant une autre pensée les préoccupait davantage pendant la cérémonie: c'est qu'ils voyaient deux prêtres de plus destinés à exercer le saint ministère au milieu d'eux. Ils aiment tant leurs missionnaires, ces bons sauvages, qu'ils voudraient toujours les voir avec eux; or, ils comprennent très bien que plus il y aura de prêtres au milieu d'eux, dans leur pays, plus souvent ceux-ci les visiteront, et pour eux, plus vite ils apprendront à connaître et à servir Dieu. L'un des chefs m'exprima ainsi sa joie après la cérémonie qui, je crois, l'avait impressionné encore plus que les autres: "Mon cœur est content, dit-il, te voilà devenu prêtre; maintenant tu pourras venir dans nos terres, visiter nos gens, pour leur faire comprendre la parole du Grand-Chef d'En Haut, et achever de les baptiser tous."

"Si ton cœur est content, lui ai-je répondu, le mien aussi est heureux aujourd'hui; si au prochain hiver, mon chef m'envoie dans ta terre, ce sera avec un grand bonheur que je vous reverrai tous, toi et tes jeunes gens." Ce bon chef ne sut comment me remercier pour ces quelques paroles que je venais de lui dire.

Le jour même de notre prêtrise, on nous fit exercer quelques-unes de nos nouvelles fonctions; nous administrâmes le sacrement de baptême à 14 enfants, et dans l'après-midi, on me fit donner la bénédiction du Saint-Sacrement. Le soir, le Rév. Père Grégoire prêcha à tous les sauvages, avides d'entendre la parole du nouveau prêtre; le sermon dura plus de deux heures, avec trois interprètes. Ce bon père continua à prêcher trois fois par jour, jusqu'au mardi soir, où, bon gré, malgré, il fallut m'exécuter à mon tour.

Nous continuâmes ainsi à prêcher alternativement le reste de la semaine, c'est-à-dire, que durant tout le temps de la retraite, nous fîmes à nous deux les frais de la prédication.

Les RR. PP. Durieu et Carion firent le reste, ce qui n'était pas le moindre travail, je veux dire les catéchismes qui prenaient la plus grande partie de la journée, suivis des confessions, lesquelles, pendant les derniers jours, se prolongèrent bien avant la nuit. Rien de plus édifiant que de voir la fidélité avec laquelle les Sauvages suivirent les différents exercices de la retraite. On aurait dû une

communauté religieuse, en voyant la régularité avec laquelle ils obéissaient aux différents points du réglemeut qui leur avait été assigné. Au premier son de la cloche, qui les appelait soit à la prière ou à la messe, soit aux instructions, catéchismes, etc., on les voyait tout quitter, même leurs repas, et venir sans délai au lieu où les missionnaires voulaient les assembler.

Mais c'est surtout durant les Quarante-Heures, qui eurent lieu les trois jours avant la clôture de la mission, qu'ils donnèrent les plus grands témoignages de leur foi et de leur amour envers l'auguste Sacrement de nos autels. On en voyait se tenir, des heures entières, à genoux devant le Saint-Sacrement, priant avec une ferveur et une dévotion vraiment extraordinaires. C'était vraiment touchant de voir surtout ceux qui se préparaient à faire la communion ; avec quelle fidélité, ils venaient régulièrement à l'église visiter Notre Seigneur, surtout durant ces jours de grâces et de bénédictions, où il demeurait exposé sur l'autel, pour recevoir leurs hommages, et exaucer leurs supplications.

Il n'y a aucun doute que le Dimanche suivant, lorsque ce bon Sauveur descendit dans leurs cœurs, il les trouva tous bien préparés, et put s'y reposer à l'aise, comme un roi dans son propre palais. Ce même jour eut lieu la procession du Saint-Sacrement, que l'on fit avec toute la pompe possible et qui termina ainsi les Quarante-Heures.

Un reposoir avait été dressé, et décoré avec goût à quelques arpents de l'église. A deux heures de l'après-midi, la procession s'organisa et se mit en marche entre deux rangées de sapins plantés tout le long du chemin, où le Saint-Sacrement devait passer. D'abord venait la croix de procession, suivie des élèves des Révérendes-Sœurs de Ste. Anne, marchant de chaque côté du chemin, sur deux lignes ; puis venaient ensuite, dans le même ordre, chaque tribu séparément, les Sauvages de la rivière Fraser, les Forts Douglass, les Thompson, les Squanistes, les Hoyomines et les Leacheles.

Le corps de musique de l'école Ste. Marie, qui par intervalle, c'est-à-dire alternativement avec le chant des hymnes et des cantiques, fit entendre, pendant tout le cours de la procession, les morceaux les mieux choisis de son répertoire, précédait les enfants de chœur, dont les uns faisaient aller leurs encensoirs, tandis que les autres jetaient des fleurs sur le chemin où devait passer Notre-

Seigneur. Les chefs, au nombre de soixante, et portant chacun le drapeau de la tempérance, escortaient, de chaque côté, le Saint-Sacrement porté par Mgr. d'Herbomez, ayant pour diacre le Rév. Père Baudre et pour sous-diacre le Rév. P. Grégoire. Le dais était porté par quatre sauvages qui avaient été choisis parmi les meilleurs, comme étant les plus dignes de remplir cet office.

Enfin une compagnie de soldats, organisée tout exprès pour la procession, fermait la marche. De temps en temps, sur l'ordre du commandant une décharge de fusils se faisait entendre, ce qui ne contribuait pas peu à rendre la procession plus solennelle encore. Arrivé au reposoir, on chanta le "Salutaris et le "Tantum Ergo." Mgr. donna la bénédiction et la procession se remit en marche dans le même ordre, qu'elle était venue. On se rendit à l'église, où après une nouvelle bénédiction, tout le monde se retira pour se reposer un peu.

Le lendemain, fête de St. Pierre et de St. Paul, sur les six heures du matin, eut lieu la cérémonie de Confirmation à laquelle il y eut plus de cent confirmés. Vers les neuf heures, il y eut une messe solennelle célébrée par le Rév. Père Durieu, Mgr. d'Herbomez assistant au trône pontifical. La mission se termina ce jour-là. Il était temps, car plusieurs n'avaient plus de provisions; quelques-uns même, pour ne pas partir avant la fin de la retraite, vendirent quelques effets, pour acheter un peu de nourriture.

Le 30, avant de se séparer, tous les sauvages, les chefs en tête, allèrent toucher la main de Monseigneur d'Herbomez et de tous les autres missionnaires; le signal du départ fut donné et tous s'embarquèrent pour retourner dans leurs camps.

Bientôt après Ste. Marie redevenait solitaire et même plus solitaire qu'auparavant; car les élèves des écoles des Sœurs et de notre école partaient avec leurs parents pour quelques mois de vacance.

Je termine maintenant. Cette lettre est bien longue; mais j'espère qu'elle t'aura intéressé si tu as eu le courage de la lire en entier.

Ton frère dévoué,

M. HETU, Ptre.,
O. M. I.

VICARIAT APOSTOLIQUE D'ATHABASKA ET
McKENZIE.

ITINÉRAIRE DES SŒURS GRISES DE MONTRÉAL À PROVIDENCE,
RIVIÈRE MCKENZIE.

(Suite et fin.)

16 Juillet.—Il a plu toute la nuit comme s'il n'avait jamais plu. À midi la pluie cessa et nous partîmes; mais bientôt un vent contraire nous arrêta et nous eûmes encore trois grosses averses.

17 Juillet.—À quatre heures du matin nous étions au premier portage de la Montagne qui est terrible à voir. Après avoir traversé un petit lac nous arrivions au second dont l'aspect n'est guère plus agréable que celui du premier. À deux heures après-midi, portage de la Loutre, un mille de long. À sept heures, nous étions aux rapides des trois petits *diabls*; on les appelle petits, mais moi, je les trouve gros et terribles; en montant l'un de ces rapides une barge s'est crevée et voilà les ballots et caisses à l'eau.

18 Juillet.—Lever à trois heures, nos pauvres hommes ont commencé de très-bonne heure à hâler les barges, ils réussirent à passer les deux premiers rapides et nous allâmes coucher le soir au pied du dernier petit diable.

19 Juillet.—Temps froid et humide. Les deux premiers petits diables nous avaient laissé passer sans trop de malheurs, mais le troisième ne devait pas nous épargner; la première barge fut hâlée sans accident, mais la deuxième fut emportée par la force du courant et peu s'en fallut que le bagage n'allât au fond de l'eau; deux hommes n'ayant pu se débarrasser de leurs colliers furent traînés un assez long bout dans le bois. L'un d'eux alla se frapper si violemment contre un arbre qu'on le crut mort. Il fut une heure sans connaissance. Les gens le saignèrent et nous lui administrâmes quelques remèdes. Il revint à lui, mais il resta plusieurs jours sans pouvoir se remuer. Il guérit cependant, et nous eûmes la consolation de le voir en parfaite santé lorsqu'il nous quitta pour retourner à la Rivière Rouge.

Le petit diable ne se contenta pas de ce malheur, il guettait la quatrième barge et manqua lui jouer un mauvais tour. Lorsqu'elle se trouva au plus fort du danger, les hommes ne purent tenir contre le courant. Ils lâchèrent le câble, et la pauvre barge fut emportée avec une rapidité incroyable, au milieu des roches et des

bouillons d'écume. Deux hommes seulement se trouvaient dedans, le guide et le *devant de barge*. Nous les crûmes perdus, et sans le secours du Ciel ils auraient infailliblement péri. A dix heures, nous disions de grand cœur adieu aux trois petits diables. mais c'était, hélas ! pour aller en saluer un autre plus gros et plus redoutable, car le portage voisin porte le nom de gros diable et c'est à bon droit. On pourrait croire que le bon Dieu a permis au malin esprit de travailler à rendre ce lieu impraticable. Une partie du rapide, on est obligé de hâler les barges par terre, l'autre partie se fait par eau, non pas sans danger comme le prouvent plusieurs tombes qu'on rencontre sur le rivage. Tout le bagage doit être porté à dos, plus d'un mille de long. Et quel chemin ! Vous y rencontrez à chaque pas des trous remplis d'eau, ou des boubiers où l'on enfonce jusqu'aux genoux ; puis des arbres renversés viennent créer de nouveaux embarras. Les hommes nous dirent que nous n'étions pas capables de nous rendre à l'autre bout du chemin. Il fallut pourtant bien nous risquer. Nous évitions autant que possible les plus mauvais pas en marchant comme des écureuils sur des arbres et des branches jetées à terre. Nous parvîmes à nous rendre, mais non pas sans avoir payé tribut au gros diable, car malgré nos précautions nos jupons étaient chargés de boue. Inutile de vous dire en quel état étaient nos pieds et nos chaussures.

20 Juillet.—Belle fête de Notre Très-Honorée Mère Youville ; plus d'une fois nous sommes allées de cœur et d'esprit vénérer les restes précieux de Notre Très-Honorée Mère Fondatrice, et nous l'avons priée de nous animer de son esprit dans la mission où nous allions continuer son œuvre.

21 Juillet.—Lever à trois heures ; temps chaud. A onze heures nous étions au portage des Épingles. Un gros orage vint nous surprendre pendant que nous préparions notre dîner. La pluie nous servit de sauce, mais nous en avions plus qu'il nous en fallait.

22 Juillet.—A cinq heures du matin nous faisons le portage du rapide Perçant ; à huit heures un second portage.

23 Juillet.—Bien beau temps. Nous avons rencontré un jeune Montagnais qui nous a vendu quelques livres de viande fraîche ; nous l'avons payé avec la monnaie du pays : quelques bouts de rubans de différentes couleurs. Nous avons passé trois mauvais pas, c'est à-dire que les rames ne suffisant pas, les hommes étaient obligés de s'atteler au câble et de hâler de toutes leurs forces.

24 Juillet.—Réveil à trois heures ; beau temps, bon vent. Nous avons traversé de petites rivières et de petits lacs toute la journée. Quatre orages avec pluie, grêle, tonnerre et éclairs, ce qui ne nous a cependant pas empêché de marcher.

25 Juillet.—Nous montions le rapide *Crosse* ; il a bien trois arpents de long, les hommes ont mis trois heures à le monter en hâlant les barges par eau. Nous étions dans la barge, et cette fois il fallait voir encore les lamentations de ma Sœur Gauthier.

A peine sorties de ce vilain rapide nous voilà en face d'une foule de petits mauvais pas qu'on franchit tantôt au câble, tantôt à la perche ; puis trois rapides pour achever la journée. Nous aidions autant que nous pouvions, par nos prières, à surmonter ces obstacles. Je crois, Monseigneur, que nous avons fatigué la Ste. Vierge si toutefois une mère peut se fatiguer d'entendre crier ses enfants dans le danger. Bien des fois, quand nos hommes n'en pouvaient plus, nous lui disions : " Eh ! bonne Mère, aidez-nous donc, s'il vous plaît, sans vous nous allons périr, mettez votre main sur le câble et nous voilà sauvés."

26 Juillet.—Belle fête de Ste. Anne, pluie toute la journée ; malgré le mauvais temps, nous avons fait un long portage. Depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, nous sommes restées dans la barge cachées sous la toile cirée à attendre le beau temps.

27 Juillet.—La chaleur est forte. Nos hommes manquent de forces pour ramer tant ils sont fatigués des portages ; aujourd'hui encore ils ont monté six rapides au câble après un grand portage et le soir nous sommes venues camper à l'entrée du lac La Crosse.

28 Juillet.—Dimanche. Si le Bon Dieu voulait nous donner un bon vent nous aurions le bonheur d'entendre la Ste. Messe et d'y faire la Ste. Communion ; mais malgré nos justes désirs pas un seul petit air de vent ; le soleil était ardent, et comme c'était dimanche, nos hommes ramaient un quart d'heure et se reposaient une heure. Que cette journée nous a paru longue. Nous avions les yeux fatigués de regarder au loin pour voir si nous n'apercevions pas le cher petit clocher de l'église de l'Île à La Crosse. Enfin à quatre heures, nous aperçûmes la croix, nous étions encore à une bonne distance ; ce ne fut qu'à neuf heures que nous arrivâmes à la Mission. Je n'ai pas d'expressions pour rendre la joie que j'ai éprouvée en revoyant nos bien-aimées Sœurs. La joie fut cependant mêlée

de tristesse : une d'elles, ma Sœur Riel, était assez sérieusement malade des fièvres. Comme nous devions partir le lendemain de grand matin, je ne pris pas le temps de me coucher : il fallait parler, comment faire pour garder le silence et ne pas parler de notre *cher chez nous* ; il y avait tant de choses à dire de notre bien aimée Mère Générale, de nos chères Sœurs ; enfin dans une famille religieuse que de choses n'a-t-on pas à se dire ? A deux heures, étant fatiguée, je me jetai sur un lit pour me reposer un peu, quand tout-à-coup on entendit crier : " les barges ; " je me levai vite et mes compagnes aussi. Le Révérend Père Lesgéar eut la bonté de nous confesser, puis il dit la Sainte Messe et nous communia. A quatre heures, après avoir pris cette fois un bon déjeuner spirituel et corporel, nous disions adieu au Révérend Père et à nos bien aimées Sœurs que nous ne reverrons qu'au Ciel, notre véritable patrie.

29 Juillet.—Vers huit heures du matin, nous quittons le lac La Crosse pour prendre celui du Bœuf, que nous avons dû traverser à la pluie. Le soir nous avons traversé le grand lac du Bœuf, ce qui nous obligea de coucher dans la barge. Nous y étions cette fois plus mal qu'à l'ordinaire, le pont de la barge était mouillé, le temps humide, et un gros vent nous traversait.

30 Juillet.—Nous avons fait deux grands portages, puis nous sommes entrées dans une mauvaise petite rivière qui est, je crois, proche l'embouchure de notre chère *Mississipi*. Notre barge a manqué y rester et nous avec. Le soir nous sommes allées camper dans une espèce de marais couvert de mousse. Il fallait se tenir en respect pour ne pas enfoncer ; à chaque mouvement que nous faisons nous sentions l'eau clapoter sous nous.

31 Juillet.—Nous quittons notre campement et nous achevons de monter notre méchante rivière, quand un orage épouvantable vint retarder notre marche. Après l'orage nous traversons un joli lac qui nous conduit à l'entrée de la mauvaise petite rivière la Loche. Elle est si tortueuse et si étroite qu'on ne peut ni ramer ni aller à la voile. Il faut se servir de perches. A onze heures du soir par un temps humide et une noirceur à faire peur nous arrivions au fameux portage la Loche. Nous eûmes de la misère à trouver un campement tant il faisait noir. Enfin notre tente étant montée, nous étions si transies par l'humidité et le froid que nous préférâmes nous coucher de suite que de souper.

1er Août.—Nous allâmes nous installer sur une belle côte et Dieu

sait quaud nous en partirons, les barges de McKenzie n'étant pas encore arrivées. Heureusement pour nous, le Révérend Père Legoff donnait la mission aux sauvages qui ont l'habitude de se rendre en assez grand nombre pour l'arrivée des barges. Nous cûmes le bonheur d'entendre la Ste. Mess: tous les jours et d'y communier.

Le 5 Août, ma Sœur Gauthier se leva avec une assez forte fièvre qui me fit peur. Le 6 et le 7 pas de mieux, et il fallait se mettre en route pour traverser le grand portage la Loche qui a douze milles de long, dans une grosse charrette et à la pluie; les chemins étaient affreux, et pour achever, il restait plusieurs grandes côtes à descendre à pied; les voitures ne peuvent les descendre. Arrivées au bas du portage on mâta vite notre tente et ma chère compagne se couche: elle n'en pouvait plus de fatigue; le 8 et le 9 pas de mieux. Le Révérend Père Legoff étant inquiet de sa maladie vint à pied le soir. Comme je la trouvais plus mal, je la fis se confesser. Le 10 au soir je promis une neuvaine de messes si ma Sœur Gauthier revenait à la santé. Le Bon Dieu eut pitié de nous: le lendemain matin, elle se trouva parfaitement bien et en donna des preuves en prenant un bon déjeuner; depuis cinq jours, elle ne prenait qu'un peu de bouillie faite avec de l'eau, ce qui était plutôt de la vraie colle. Depuis le 31 Juillet jusqu'au 13 Août il ne s'est passé que deux jours sans pluie. Ce portage est très-malsain. Des vapeurs s'exhalent continuellement de la petite rivière qui coule au fond de la vallée.

Il vient chaque été du McKenzie 12 barges qui amènent au portage la Loche les fourrures du Nord et qui emportent les marchandises nécessaires au commerce. Ces 12 barges sont divisées en deux brigades qui partent à quelques jours d'intervalles. Nous espérons partir dans la première, mais il nous fallut faire un nouveau sacrifice, dont nos bons Anges tiendront sans doute compte.

Enfin le 13 Août, à trois heures après-midi, nous quittons sans regret cet ennuyeux portage; le temps est magnifique; nous allons vite, nous descendons le courant, nous aurons le plaisir de sauter quelques rapides qui nous causeront tout au plus une courte peur. À six heures nous sommes au portage de la Terre Blanche; ici la rivière n'est plus seulement un rapide mais une chute effrayante.

14 Août.—Pour terminer le portage d'hier au soir les hommes ont traîné les barges dans le bois. À huit heures du matin nous

étions au portage du Pin. A dix heures nous saluons la Roche Rouge. A midi nous arrivions au portage la *Bonne* qui a un mille de long.

15 Août.—Nous approchons d'Athabaskaw, où, il y a cinq ans à pareil jour, belle fête de l'Assomption de la Ste. Vierge, nous assistions au sacre de Monseigneur Clut. A huit heures du matin nous étions au dernier portage de la petite rivière Athabaskaw qu'on appelle les Cascales. Le temps était à la pluie, nous étions transies de froid, il tomba quelques averses qui ne nous empêchèrent cependant pas de marcher.

16 Août.—A huit heures du matin, nous étions à la fourche des rivières la Biche et Athabaskaw où se trouve un petit fort depuis trois ans; c'est à ce fort que Monseigneur Faraud envoie du lac la Biche les marchandises et autres provisions pour les différentes missions de son vicariat.

17 Août.—Nous désirions un bon vent afin d'arriver à la mission; le bon vent ne vint pas et nous campâmes à l'entrée du lac Athabaskaw.

18 Août.—Dimanche, quelques heures de voile nous suffiraient pour traverser et aborder à la charmante petite chapelle de la Nativité, où nous pourrions assister à la Sainte Messe, mais le vent est contraire. Faisons un nouveau sacrifice.

19 Août.—A neuf heures du matin, nous arrivons au fort d'Athabaskaw, et quelques instants plus tard à la mission où nous fûmes reçus par le Révérend Père Eynard et le Révérend Monsieur Ladet. Le Révérend Père Laity qui réside ordinairement à ce poste, en était parti depuis quelques jours pour aller donner une mission aux sauvages de la tribu des *Cystors*. Nous eûmes le bonheur d'adorer Notre-Seigneur dans la jolie petite église de la Nativité. Elle a été bâtie il y a une quinzaine d'années par Monseigneur Faraud, elle est toute peinte à l'intérieur, et ornée de deux statues, l'une de la S.^ce Vierge et l'autre de St. Joseph qui est merveilleusement belle. Tous les catholiques en profitèrent; eux aussi eurent la consolation de faire une petite visite au Bon Dieu. A trois heures nous disions adieu au Révérend Père Eynard, aux bons frères et nous avions le bonheur de recevoir pour compagnie le Révérend Monsieur Ladet qui avait reçu l'ordre de descendre à la Providence.

20 Août.—Temps magnifique; vent on ne peut plus favorable,

nous allons à merveille. A cinq heures du soir nous approchons de nouveaux rapides, mais voilà qu'une barge va se briser sur un galet. Elle se crève à trois places, et en moins de cinq minutes l'eau la remplit jusqu'aux bords. Les rameurs n'ont ni le temps ni le moyen de la mener à terre, les autres barges s'empresstent de venir au secours, et de prendre les ballots et les caisses qui sont déjà tout mouillés.

21 Août.—Fête de Sainte Jeanne, patronne de notre bien-aimée Mère générale; nous nous unissons de cœur à nos chères Sœurs pour célébrer cette fête, ne nous doutant pas, hélas! que nous étions toutes orphelines. Nos gens raccommodèrent la barge et passèrent le reste de la journée à faire sécher les marchandises.

22 Août.—Nous avons passé trois portage complets, les hommes ont traîné les barges dans le bois. Le soir nous couchons au pied de la montagne; portage complet; c'est ici, il y a cinq ans, que nous fûmes obligées de nous atteler avec des colliers pour aider à nos hommes à traîner notre barge.

23 Août.—Nous laissons après le déjeuner le portage Lamontagne, nous sautons deux rapides et nous voilà au dernier portage qu'on appelle le Noyé parce qu'un homme s'y noya.

24 Août.—Nous arrivons à la belle Rivière-au-Sel où demeure le vieux Beaulieu avec une partie de sa famille, véritable patriarche des temps anciens. Si nous avions bon vent, nous arriverions pour dimanche au grand lac des Esclaves où se trouve le Révérend Père Gascon, mais le vent est contraire et si fort que nous sommes obligées de nous arrêter tout l'après-midi. Sur le soir le vent tombe et on laisse les barges descendre à la dérive.

25 Août.—Nous avons passé toute la journée dans notre tente; que ce dimanche nous a paru long.

26 Août.—A quatre heures du soir nous arrivons au grand lac des Esclaves, mission de St. Joseph. Le Révérend Père Gascon nous accueillit avec une hospitalité parfaite. Comme nous avions vent contraire nous couchâmes à la mission, ce qui nous procura, le 27, le bonheur d'entendre la Sainte Messe et d'y faire la Sainte Communion. A onze heures, nous disions adieu au Révérend Père Gascon et nous prenions le grand lac des Esclaves qui nous conduira à l'entrée de notre chère et tant désirée Rivière McKenzie. Oui, sur ces bords dans un petit monastère nous attendent quatre petites Sœurs Grises, nos chères compagnes. La pensée de les revoir

bientôt me fait éprouver une joie bien douce. Encore quelques jours et nous pourrons nous embrasser et nous consoler d'une si longue séparation. Nous avons bon vent, nous allons vite, mais pas autant que mon cœur le désire.

Enfin le 29 Août, — à trois heures et dix minutes après-midi, je revoyais ma chère Providence. Comment vous dépeindre, Monseigneur, la joie et le bonheur que mon âme a éprouvés en revoyant mes bien-aimées compagnes que je retrouverai pleines de vie sur le rivage où elles nous attendaient. Quand je vous fis connaître mes inquiétudes au sujet de l'une d'elles que j'avais laissée souffrante, Votre Grandeur me consola en m'assurant qu'aucune ne mourrait pendant mon absence. Votre parole s'est réalisée.

Mes Sœurs Gauthier et Daigle étaient également heureuses d'arriver, après un si long voyage, au lieu de leur repos. Enfin vous dire la joie de nos pauvres Sœurs Missionnaires en me voyant avec mes nouvelles compagnes est une chose impossible. Aussi n'essayerai-je point de vous en parler plus longuement. Qu'il me suffise d'ajouter que Monseigneur Clut et les Révérends Pères et Frères de la Providence nous accueillirent aussi avec bonheur et que tous ensemble nous rendîmes grâce au Bon Dieu de nous avoir protégées durant notre voyage et de nous avoir amenées à bon port.

Daignez, Monseigneur, agréer avec indulgence ce pauvre récit, et me bénir avec mes chères compagnes.

J'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

La respectueuse, reconnaissante et affectionnée enfant,

SŒUR A. LAPOINTE,

Missionnaire.

MADAWASKA.

UNE VISITE DE T. H. MÈRE SUPÉRIEURE DE L'HÔTEL-DIEU DE
MONTREAL A LA MISSION DE MADAWASKA.

Hôtel-Dieu de St. Basile de Madawaska, 14 Juin 1874.

MA TRÈS HONORÉE ET TRÈS CHÈRE SŒUR ASSISTANTE,

Supposant bien votre impatience de recevoir de nos nouvelles, je m'empresse, dès notre arrivée, de vous donner quelques détails de notre voyage, qui a été des plus heureux à l'exception de quelques petites épreuves que Notre Seigneur nous a fait essayer pour nous prouver ensuite, d'une manière plus sensible, son amour et sa paternelle sollicitude.

Le trajet sur les chars jusqu'à la Rivière-du-Loup, n'a pas été fatigant; Notre Mère s'est reposée et a pu même dormir très à l'aise, dans ces lits de camp des chars Pulman. Ma Sr. Healy et moi, dans une même cabine, avons fait de même. Le matin suivant il faisait un temps magnifique, nous nous réveillâmes de bonne heure, et nous eûmes l'avantage de faire notre oraison et de pouvoir réciter notre office, vu que le peu de passagers qu'il y avait sur les chars avec nous dormaient tous encore. Après avoir satisfait à cette première obligation, nous primes sur les chars un excellent déjeuner, grâce à ma Sr. Ladauversière qui avait tout prévu et pourvu à tout. Notre Mère me dit: "Il me semble que vous ne deviez pas manger en voyage, et voilà que vous mangez comme des *loups*." En effet, chère Sœur, j'avais l'appétit bien affaibli. A huit heures (mardi matin) nous arrivâmes à la Pointe-Lévis où il nous fallut changer de char; à neuf heures nous nous remettions en route pour la Rivière-du-Loup. Je ne m'arrêterai pas à vous donner la description de tout ce qui se déroulait sous nos regards; les chars s'élançent avec une si grande rapidité qu'à peine avons-nous le temps de saisir de vue les objets. Toutefois, il faut le dire, nous avons été à même d'admirer la Puissance du Créateur dans les beautés de la Nature en passant à travers ces forêts immenses, ces montagnes élevées, ces chutes d'eau et ces rapides qui font frémir d'admiration et d'horreur. Que de réflexions naissent naturellement de tant de merveilles qui, dans leur langage, parlent si éloquentement de la bonté de Dieu, qui a ménagé avec art et charme tant de variétés: ces rochers escarpés, ces arbres gigantesques, ces rivières

et ces ruisseaux si enchanteurs qui sont là tout exprès pour réjouir et charmer la vue de l'homme ou servir à ses intérêts. Que nous ne disent-ils pas de la toute-puissance de ce Dieu d'amour à qui il n'a fallu qu'une seule parole pour construire ce temple vaste et sublime de la nature, si varié et si admirable dans sa structure. Mais je m'arrête pour vous continuer mon récit. Après vingt ans de réclusion, on est expansive en voyage, veuillez donc me permettre ces réflexions que j'ai besoin de faire tout haut à une Sœur chérie, qui saura me comprendre, après les avoir tenues secrètes au fond de mon cœur pendant tout ce trajet.

Nous arrivâmes à la Rivière-du-Loup vers 5 heures du soir. Le bon M. Larcher, bourgeois de la place, nous attendait avec sa voiture et nous amena chez lui où tout était prêt pour nous recevoir. Mme Larcher nous reçut avec une politesse esquisse, en même temps prévenante et réservés: elle mit toute sa jolie maison à notre disposition. Notre chère Mère, qui désirait partir de grand matin, jugea à propos de coucher ici, où nous étions parfaitement seules et tranquilles. J'oubliais de vous dire que j'avais ma grosse migraine, mais au bout d'une heure je me trouvai mieux.

Le lendemain matin, après avoir passé une assez bonne nuit, quel ne fut pas, en nous levant, notre chagrin d'apercevoir un temps noir, un brouillard d'une pluie fine et abondante. Notre Mère était toute découragée et s'en prenait à moi, disant que c'était de ma faute; que je n'avais pas assez prié, et que nous serions obligées de rester à la Rivière-du-Loup tout ce temps-là inutilement.

Je répondis tranquillement, car j'étais bien en paix, que j'allais prier Notre Père St. Joseph, et je le fis; étant d'ailleurs parfaitement résignée à la volonté du Bon Dieu qui voyait bien où nous en étions, je m'abandonnai alors à la protection de St. Archange Raphaël, à qui nous nous étions d'abord confiées. Nous nous rendîmes donc à l'Eglise, les parapluies sur tête. En entrant j'aperçus une statue de N. G. P. St. Joseph, ce qui me réjouit le cœur malgré le mauvais temps. Ah! les intempéries de l'air ne sont plus rien quand nous nous retrouvons aux pieds de Notre Céleste Epoux présent dans le Très-Saint Sacrement, que le bon Curé exposa durant la sainte messe à laquelle nous eûmes le bonheur de communier. Cette insigne faveur nous a été renouvelée dans toutes les paroisses où nous avons été obligées de stationner pour passer la nuit.

Après la messe, la Révérende Mère Supérieure du Bon Pasteur, vint au-devant de notre Mère et lui offrit une gracieuse hospitalité, et notre Mère fut heureuse de l'accepter ; mais comme Madame Larcher nous attendait, ma Sr. Healy et moi allâmes chez elle où nous prîmes un excellent déjeuner, et bien gaiement. Pendant ce temps-là Notre bon Père St. Joseph avait fait agréer au ciel notre prière, et un soleil radieux nous promettait une journée magnifique. M. Larcher vint nous annoncer que nous partirions à neuf heures. Nous jubilions alors, et je priai ce bon Monsieur d'aller chercher notre Mère au couvent du Bon Pasteur ; nous fîmes nos adieux et nous partîmes toutes pleines de reconnaissance envers St. Joseph, nos bons Anges, et sans oublier Notre-Seigneur, la Très-Sainte Vierge, le Saint Cœur et tous les Saints du Paradis, qui veillaient ainsi sur nous.

Vers midi nous arrêtâmes pour nous régaler des bonnes choses qui se trouvaient encore dans notre porte-manteau ; nous appelions cela un *pic-nic*. Ma chère Sr. Assistante, pardonnez-moi, et ne soyez pas mal édifiée, si je vous parle autant *du manger*, c'est pour vous tirer d'inquiétude à ce sujet ; soyez assurée, d'ailleurs, qu'en prenant cette nourriture nous avons bien soin de pourvoir premièrement à notre âme. Notre chère Mère nous a fait réciter le Rosaire tous les jours en commun dans la voiture. Nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à dix heures du soir. Nous étions heureuses d'être rendus au bout de notre journée et d'arriver à Notre-Dame du Lac où nous étions attendues.

M. le Curé Guay nous reçut avec une bienveillance toute hospitalière ; ce que nous trouvons bien confortant après avoir fait un si long trajet en diligence publique. Le lendemain matin (Jeudi) M. Guay nous dit la sainte messe, après l'exposition du Très-Saint Sacrement, et nous donna la Sainte Communion. Permettez-moi ici encore, ma chère Sœur, de vous faire part de quelques-unes de mes impressions. Nous goûtions un bonheur inexprimable dans ces modestes églises. Notre-Seigneur semblait nous attendre avec impatience et nous traiter avec une somptueuse charité. J'interprétais ainsi la dévotion sensible que nous éprouvions dans ces humbles églises. J'imaginai que Notre Bon Maître nous disait par là : " À mon tour de vous offrir un asile ; venez vous reposer un peu, asseyez-vous à ma table : je vous y attendais, pour vous fortifier et bénir à votre passage."

Mais nous ne pouvions pas toujours demeurer sur le Thabor, et ces pures joies avaient bientôt leur fin, pour faire place à de nouvelles épreuves et fatigues. Un mot cependant du lieu pittoresque où est située cette chère petite église, vous donnera quelque idée, ma chère Sœur, de ce que l'on peut éprouver au sortir de ce petit sanctuaire où la Très-Sainte Vierge est honorée sous le titre de Notre-Dame du Lac. Figurez-vous une vallée solitaire protégée par de hautes montagnes verdoyantes dont l'écho redit le murmure des eaux d'un lac majestueux, seul bruit qui trouble le silence d'un lieu qui semble fait tout exprès pour la prière. Les eaux limpides et azurées de ce lac baignent, pour ainsi dire, le portique du temple, qui lui doit son nom : Tel est l'heureux et charmant souvenir que nous gardons de Notre-Dame du Lac. Après le déjeuner nous nous remîmes en route ; le temps était frais et magnifique, les chemins très-beaux à quelques exceptions près. Notre chère Mère était très-bien et ne paraissait pas trop fatiguée. Nous nous arrêtions de temps en temps pour changer de chevaux ; et nous profitions de ces instants pour visiter Notre-Seigneur dans les églises qui sont toutes de très-humbles chapelles. Toutes ces contrées sont encore si nouvelles, qu'elles n'ont pas eu le temps de se pourvoir de temples somptueux.

Malgré la jouissance que nous éprouvions de voir la belle campagne se dérouler sous nos yeux, comme un magnifique panorama, nous étions désireuses d'arriver au terme de cette longue marche. Aussi je vous laisse à deviner la douce satisfaction qui s'empara de nous, lorsque nous pûmes apercevoir le beau petit dôme du monastère béni de nos bien aimées Sœurs de St. Basile. Il y avait cinq pavillons de hissés sur le couvent, et qui flottaient avec une gracieuse majesté. Nos chères Sœurs, qui nous attendaient avec impatience, nous virent venir de loin. Elles sortirent toutes sur leur spacieuse galerie ; et rangèrent en chœur toutes leurs pensionnaires. L'harmonium était dehors et le chant joyeux du Magnificat se faisait entendre ; mais quand la diligence s'arrêta devant le monastère, le chant cessa pour faire place aux douces émotions d'une affectueuse joie filiale et fraternelle. Si vous eussiez vu cette pauvre Sœur Guérin, elle était comme en extase devant notre Mère ; ma Sœur Collette ne savait si elle devait danser ou pleurer ; ma Sr. Maillet, dans sa joie, pleurait comme une Madeleine ; ma Sr. Brissette, ainsi que ma Sr. Rachel, ma Sr. Philomène, faisaient de même

éclater leurs transports de joie, chacune à sa manière ; ma petite Sr. Perrin pleurait aussi abondamment.

Pour nous, nous nous sommes montrées assez fortes, ma chère petite Sr. Healy surtout a bien fait les choses ; elle a conservé son aimable gaieté et s'est présentée à nos Sœurs avec la plus courageuse et cordiale affection.

Il était cinq heures du soir, sur le Jeudi, quand nous arrivâmes. Le bon Rév. M. Trudel vint souhaiter la bien-venue à notre Mère dès le soir même. Le lendemain c'était à Madawaska, comme partout ailleurs, la fête du Sacré-Cœur de Jésus. Jamais ce cœur divin ne nous avait semblé plus digne d'être aimé, remercié, fêté. Aussi passâmes-nous ce jour le plus dévotement qu'il nous fut possible ; nous unissions nos faibles accents à ceux de tout l'univers chrétien qui se fait gloire de célébrer cette fête. Les humbles décorations de l'humble chapelle du petit monastère de St. Basile, auraient sans doute peu figuré à côté des splendeurs que l'on déploie en des pays plus fortunés ; cependant nous y avons mis tout ce que nous avons de plus beau. La foule n'était pas grande, mais les prières furent ferventes. La première messe fut dite par le Rév. M. Trudel ; et celle de 7½ h. par le Père Dugal, à laquelle il y eut chant et musique ; le soir, Salut solennel et bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le lendemain le Père Ethier vint nous dire la sainte messe : et le Dimanche ce fut le tour du Père Bossage ; tous ces bons Pères, comme vous voyez, ma chère Sœur, montraient autant d'empressement que de cordialité à venir nous souhaiter la bienvenue.

Vous ne pourriez jamais vous figurer la joie qu'éprouvent nos chères Sœurs de posséder pour quelque temps notre honorée Mère Pagé. Depuis la mort de la regrettée Mère Davignon, ces pauvres enfants étaient dans l'attente, et désiraient notre Mère comme le Messie. Elles avaient raison, car cette Mère dévouée a pu réaliser pleinement tout ce que ces chères Sœurs attendaient d'elle. Avec sa sage bienveillance et sa bonté ordinaire, elle règle tout, aplanit toutes leurs petites difficultés, console, encourage, rend enfin tout le monde heureux. D'une autre part notre Mère éprouve beaucoup de consolations que lui donnent nos chères fondatrices, par leur déférente soumission et leur plein dévouement. Surtout, notre Mère ayant vu cette maison avant l'arrivée de nos Sœurs elles-mêmes, est

tout étonnée de voir l'ouvrage qu'elles ont fait, pour donner à toutes choses une forme plus régulière.

Je ne puis pas oublier de vous dire l'agréable surprise que nos Sœurs ont fait, Vendredi, à notre Mère. Elles ont fait donner une jolie petite séance par leurs élèves qui étaient au nombre de trente. La saie présentait un coup-d'œil charmant ; les murs étaient tout ornés et couverts de blanc, sur lesquels on lisait les devises suivantes : *Salut à Notre Mère ! Elle passe en faisant le bien ! Reconnaissance ! Amour ! Souvenir ! Welcome, Mother !* Ma Sr. Collette fit exécuter un joli morceau de chant en chœur et avec solo, par les élèves qu'elle accompagna elle-même sur l'harmonium ; ensuite l'une des élèves fit une adresse des plus touchantes à notre très-honorée Mère, après quoi il y eut une jolie petite chanson demandant un congé : lequel fut accordé de grand cœur. Ces enfants étaient habillées de blanc ; ce qui est toujours d'un effet charmant.

Les Rév. MM. Trudel et Dugal honorèrent de leur présence cette petite séance vraiment belle et touchante.

Maintenant je vais parler un peu de la bâtisse du couvent, laquelle occupe le plus beau site qu'on puisse imaginer. L'entrée principale donne sur un joli corridor ; à droite est un petit parloir grillé, c'est la procure et le secrétariat des pauvres. À gauche se trouve la belle petite pharmacie, et moi qui suis *docteur*, j'ai été même surprise de voir cet office si bien monté, avec tant de goût, et cependant avec si peu de choses ; c'est un vrai petit bijou.

Le réfectoire est bien petit et bien pauvre. Ces chères Sœurs se donnent bien de la peine pour nous bien recevoir ; car ordinairement elles n'ont pour nourriture que du lard et des patates, à tous repas ; leur pain est bien indigeste ; il est sûr et pesant ; je me hâte cependant d'ajouter que nous n'avons jamais été si bien portantes que depuis que nous sommes ici. Mais les pauvres Sœurs de cette mission de Madawaska sont encore loin d'avoir le confort. Elles ont à souffrir beaucoup du froid pendant l'hiver ; et même à la saison où nous sommes, à la mi-juin, il fait encore bien froid.

Notre très-honorée Mère a une chambre improvisée dans la salle de communauté, et moi j'en ai une dans le dortoir commun.

Nos Sœurs paraissent être toutes heureuses et contentes. Inutile d'ajouter qu'elles nous entourent d'attentions les plus délicates. Notre Mère est très-occupée, et n'aura pas à regretter les sacrifices

qu'elle fait pour cette maison, laquelle promet beaucoup pour l'avenir, et même deviendra sous peu importante par le très-grand bien qu'elle fera.

La chapelle est belle et spacieuse, mais nos Sœurs sont pauvres en parures et ornements. Toute leur richesse consiste dans une exquise propreté qui reluit partout dans le petit monastère.

Maintenant, ma bien chère Sœur Assistante, laissez-moi vous dire que nous n'avons pas oublié notre cher *chez nous*. Notre Mère est peinée d'apprendre que ma Sr. Lacroix affaiblit beaucoup. Nous espérons au moins que toutes nos autres Sœurs sont sur pieds. Nous avons toujours hâte de recevoir de vos nouvelles, nous en attendons de jour en jour.

Agréez, s'il vous plaît, pour vous-même et pour toutes nos Sœurs, l'assurance de l'affection la plus cordiale et la plus sincère et croyez que je demeure avec un profond respect en J. M. J ,

Ma très-honorée et chère Sœur,

Votre très-humble Sœur et servante,

SŒUR MAILLOUX,

R. H. de St. Joseph.

LETTRE DES SCEURS DE LA PROVIDENCE DE TULALIP A LA T. H. MÈRE CARON.

NOTRE DAME DES SEPT DOULEURS, TULALIP, ORÉGON.

Février 1874.

TRÈS-HONORÉE MÈRE,

Maintenant les progrès de la civilisation nous obligent à tenir nos petites sauvagesses sur le même ton que les blancs ; et je pourrais même dire que déjà nous les traitons sur le même pied que nos orphelines de Vancouver, tant pour la nourriture que pour l'habillement. Sans cela on ne satisferait pas aux exigences de la civilisation, ni à celle des parents qui pour la plupart ont maintenant les moyens de subvenir aux besoins de leur famille, par leur travail et par leur industrie, soit en cultivant la terre soit en s'employant dans les divers charniers établis sur la Réserve. Ils coupent chaque année des milliers de billots, qu'ils vendent aux Américains possesseurs de grands moulins à scie.

Dans nos écoles, aujourd'hui, le Catéchisme, la Lecture et l'Écriture ne suffisent plus, il faut encore l'Arithmétique, la Grammaire, la Géographie, l'Histoire, etc., etc., afin de donner satisfaction aux employés du gouvernement Américain. Cependant notre école pour cela ne laisse pas d'être surtout une école industrielle. L'on forme nos enfants aux différents travaux manuels propres à en faire de bonnes ménagères ; et c'est aussi à quoi elles ont le plus d'aptitude. Ceux qui viennent les visiter partent toujours tout étonnés des progrès que des petites Sauvagesses peuvent faire tant pour la classe que pour les ouvrages de couture et même de broderie. L'été dernier, après deux années passées à Vancouver, étant revenu dans cette mission, je fus témoin de l'examen public annuel des enfants, garçons et filles, lequel examen a toujours lieu à la fête de l'Assomption de la Ste. Vierge, époque de la grande réunion des Sauvages. Je fus donc toute émerveillée de voir paraître ces enfants avec autant d'avantages ; non-seulement sur les différentes matières déjà mentionnées, mais encore par les adresses, le chant, les dialogues. Par l'expérience que j'en avais déjà, je comprenais mieux combien ces succès avaient dû coûter de labeurs. Si vous aviez ce que ça coûte de travaux et de sueurs au pauvre missionnaire pour instruire les Sauvages de la Religion, et les maintenir dans

leurs devoirs. Il faut reconnaître qu'il s'en trouve un certain nombre qui ont d'excellentes qualités du cœur et de l'esprit. Le Père Chirouse avait dit un jour à une jeune Métisse qui ne savait que l'Anglais, de ne jamais parler sauvage; mais comme elle n'était pas très-obéissante elle continua de l'apprendre de ses petites compagnes. Mais un jour l'une d'elles lui dit: "Je vais le dire au Père Chirouse;—mais non, répliqua la petite; on ne doit dire au Père que ses péchés.—Quoi donc, répartit l'autre, n'est-ce pas pécher que de désobéir?"

Nos œuvres ici se réduisent à instruire les petites filles sauvages et à pourvoir à la décence du culte, consolation d'autant mieux sentie que nous avons été plusieurs fois les témoins affligés de la pauvreté des Églises chez les Sauvages. Nous faisons quelquefois la visite des malades et nous donnons quelques veilles, mais cela arrive très rarement, (cette année trois ou quatre fois) Nous donnons aussi assez souvent des médecines que les Sauvages demandent, mais voilà tout. Il est à remarquer que la visite des malades devient moins nécessaire chez les Sauvages, vu le peu de secours qu'on peut leur donner; encore serait-il inutile de vouloir leur faire suivre une prescription, ou un régime, sans demeurer toujours auprès d'eux, pour leur faire éviter les mille imprudences qu'occasionnent leurs logements qui ne sont, sauf quelques exceptions, que de misérables loges ou maisonnettes dans lesquels ils sont exposés à tous les vents. Quant aux soins de l'âme, l'assistance du Prêtre leur suffit. Mais ce qui ferait un bien immense, ce serait un Hôpital où pourraient se réfugier tant de pauvres malheureux qui meurent sans aucuns secours. C'est là, dans un tel Hôpital, que la Sœur de Charité pourrait amplement satisfaire son besoin de soulager la souffrance. Faute de ressources, les pauvres missionnaires sont condamnés à gémir sur le triste sort d'un si grand nombre qui ont à finir leurs jours, dans la plus profonde misère corporelle. Mais nous ne pouvons pour le moment que former des vœux. Au reste, quand même, Très-honorée Mère, nous n'aurions que la jouissance d'aimer le bon Dieu dans un coin de la terre où il n'est pas servi, ce serait assez pour nous dédommager de toutes les jouissances que nous avons sacrifiées en nous éloignant de la Maison-Mère. Que la vivacité de notre amour n'est-elle assez grande pour consoler Notre-Seigneur de tant d'indifférence et de froideur qu'il rencontre dans ce pays infidèle. Nous avons aussi le bonheur de le

faire aimer des enfants qui sont sous nos soins. Notre école, jeune encore, ne laisse pas que de montrer les fruits de l'éducation chrétienne que les jeunes filles y reçoivent. Plusieurs d'entre elles, ayant marié de bons jeunes gens sortis de l'école des Révérends Pères Oblats qui sont chargés des garçons, ces petites familles sont l'édification des Sauvages et des Blancs par leur bonne conduite et leur industrie. Puisse ce petit noyau jeté en terre produire une abondance de fruits. Je vous raconterai ici un trait entre plusieurs autres qui montre que les principes de foi que nous nous efforçons d'inculquer dans le cœur de ces pauvres enfants, ne restent pas toujours inactifs.

La mère d'une de nos enfants vint aux fêtes de Pâques. Cette Indienne, quoique chrétienne était devenue très-indifférente; elle ne s'était pas confessée depuis plusieurs années. La bonne petite la supplia tant de le faire, que la mère partit sur le champ et alla se présenter au Prêtre qui entendit de suite sa confession; et elle eut le bonheur cette année de faire ses Pâques.

L'hiver dernier, nous avons été durement visitées par la maladie chez nos enfants; toutes ont été plus ou moins malades; quatre d'entre elles en sont mortes: une de pleurésie, une autre d'hydropisie et les autres de consommation. Une seule est morte avec nous. L'une des premières est allée passer ses derniers jours chez ses parents; les deux autres furent transportées chez leurs frères qui demeurent tout près du couvent, et où nous leur prodiguâmes les mêmes soins que si elles avaient été avec nous. Ces pauvres petites nous montrèrent toutes beaucoup d'attachement. Elles moururent dans les dispositions les plus édifiantes; et les consolations qu'elles nous donnèrent, nous firent désirer encore davantage le jour qui nous vit arriver au milieu d'elles. Deux avaient fait leur première communion; l'une d'elles, la petite Joséphine, dont le caractère avait toujours été très-difficile, était devenue si bonne depuis quelques mois, qu'elle ne craignait rien tant que de nous faire de la peine. Quand il arrivait que ses compagnes contristaient les Sœurs, aussitôt ses yeux se remplissaient de larmes. L'autre, la petite Marie, s'était toujours fait remarquer par sa grande docilité et sa rare piété; si bien que ses compagnes la regardaient toutes comme leur modèle. On ne l'avait jamais vue désobéir. Quelquefois, cependant, il paraissait lui en coûter quelque chose, mais après un instant d'hésitation, sa crainte d'offenser le bon Dieu triomphait; et

alors, vite, elle allait de bonne grâce exécuter l'ordre qui lui était prescrit. Sentant qu'elle allait bientôt mourir, elle manifesta un ardent désir de communier; sa maladie malheureusement l'empêchait d'avaler aucune nourriture, pas même une goutte d'eau. En revanche elle demanda toutes les Sœurs pour leur faire ses derniers adieux. Durant tout le jour et la nuit qui étaient ses derniers, elle répétait des actes de Foi et d'Amour de Dieu; le soir arrivé, elle demanda que la prière fût dite en commun, comme à l'ordinaire, et elle essayait encore de répondre avec une ferveur admirable; elle expira dans les sentiments d'une vraie petite sainte.

C'est ainsi que la maladie de nos enfants en avait réduit le nombre à quatorze; plusieurs étant allées se rétablir chez leurs parents qui ne voulaient plus les ramener, croyant qu'il suffisait, pour les faire mourir, qu'elles fussent à l'école. Mais ces craintes se sont dissipées avec le temps, et le nombre maintenant est de vingt-huit: ce qui est plus que jamais. Parmi celles qui sont nouvellement venues, six ne sont pas encore baptisées. Et c'est un vrai bonheur pour nous de préparer ces chères petites au Saint-Baptême.

En terminant, bien chère Mère, j'ajouterai, pour votre consolation, que vos petites Sœurs des Snohomishs, quoique dans un pays sauvage, ne laissent pas d'être des plus privilégiées sous le rapport spirituel; puisqu'elles ont toujours N. S. avec elles dans leur petit monastère, et qu'elles ont le bonheur d'entendre la sainte messe tous les jours.

VOS DÉVOUÉES FILLES DE TULALIP,
Diocèse de Nesquaiy.

LETTRE LU R. P. LACOMBE, O. M. I.

Le Rév. P. Lacombe, parti le 10 Août dernier pour ses Missions, a écrit en route la lettre suivante.

Le Rév. Père quitta Montréal en compagnie de M. G. Dugas, de l'Evêché de St. Boniface, et de quatre Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, qui vont fonder un Pensionnat à Winnipeg.

Sur le Lac Supérieur, 14 Août 1874.

MON BIEN CHER AMI,

Il ne vous sera peut-être pas indifférent de recevoir un petit mot, qui vous dira que notre caravane est en bonne santé et remplie de courage. Le 11 au soir, nous laissions Sarnia, sur le *Ontario*, et le 12 nous étions sur le lac Huron, qui a paru bien mécontent de nous voir sur ses eaux, qu'il a soulevées en tous sens, contre nous. Coûte que coûte, il a fallu avoir le *mal de mer*, ou, plutôt le *mal de lac*, et puis *restituer ce que nous avions si honnêtement pris*. Mais enfin nous arrivons au Sault Ste. Marie et hier soir, par un temps magnifique, nous entrions dans le lac Supérieur, le *Grand père des lacs—Kitchi Gaman*. Ce matin, en nous éveillant, nous croyions être sur l'océan : rien que l'eau et le ciel. Mais c'est de l'eau douce, et par conséquent une mer douce. C'est le beau lac *Supérieur*, supérieur par sa grandeur extraordinaire, supérieur par sa profondeur et ses eaux si pures et si claires, supérieur par les beaux poissons qu'il renferme, enfin supérieur par ses bords déjà célèbres par le Sault Ste. Marie, par ses mines de cuivre et d'argent et par ses différents points pittoresques, qui, tous les *étés*, attirent tant de visiteurs curieux. Notre bateau à vapeur est rempli de voyageurs, qui, les uns voyagent pour la santé, les autres pour le plaisir, d'autres pour leurs *business* et enfin vos amis qui s'en vont vers leurs chères missions, vers lesquelles ils soupirent de tous leurs vœux. Je voudrais vous montrer nos bonnes Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie. Vous les verriez l'objet de l'attention et des respects de tous les passagers.

Par leurs manières affables et la langue anglaise qu'elles possèdent si bien, elles ont su s'attirer l'affection de tous, jusqu'à une dame protestante, qui, aux premiers abords, paraissait inabordable

par son ignorance et son fanatisme. Elle ne quitte plus les Sœurs, qu'elle trouve si aimables. Cette pauvre bigotte pensait que les Sœurs ne pouvaient jamais rire ni parler que de catholicisme !

Si le beau temps continue, demain nous serons à Duluth et probablement que nous passerons le dimanche dans cette place.

De là, 12 heures de chemins de fer nous rendront à Moorhead, sur la Rivière-Rouge. Alors je vous expédierai encore quelques lignes.

En attendant, je vous continue à vous et à tous nos bons amis du Canada mes sincères remerciements et meilleurs souvenirs. Pendant que chez vous, on prie pour notre heureuse expédition, de notre côté, nous allons demain, jour de l'Assomption, demander à l'Immaculée Vierge, au milieu de sa gloire de protéger nos bienfaiteurs et de les conserver comme ses enfants.

Votre tout dévoué missionnaire,

ALB. LACOMBE,
Ptre., O. N. I.

NÉCROLOGIE.

CHARLOTTETOWN (*Ile du Prince-Edouard.*)—M. Georges A. Belcourt, curé du Hâvre-aux-Maisons (îles de la Magdeleine, diocèse de Charlottetown), est mort le dimanche 31 mai 1874

Il n'était arrivé à Shélicac, lisons-nous dans le *Moniteur Acadien*, que depuis environ trois semaines, atteint d'une maladie de cœur contractée sous le climat défavorable des îles de la Magdeleine ; et ses amis conservaient l'espoir que les belles journées du printemps, jointes à la salubrité du climat et à la grande vigueur qui lui était restée, malgré les souffrances de la traversée, auraient une influence bienfaisante sur cette constitution usée par la plus active des carrières.... Mais Dieu, dans sa sagesse infinie, a rappelé à lui ce fidèle apôtre qui a consacré sa vie à répandre la connaissance de sa parole et de ses œuvres jusque dans les plaines les plus reculées du nord de l'Amérique.

Il s'agissait d'établir, dans le Nord-Ouest, des missions qui pussent distribuer la parole de Dieu aux nombreux trappeurs canadiens qui, tous les ans, allaient se mettre au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et en même temps évangéliser les innombrables tribus sauvages et barbares qui habitent ces lointaines contrées.

M. Belcourt fut un des premiers à voler à l'évangélisation des populations du Nord Ouest. Il arriva à la Rivière-Rouge en 1831, et travailla pendant sept années consécutives à conquérir à l'Eglise les peuplades de ce vaste territoire.

Revenu au Canada en 1838, nous le trouvons alors curé de St. Joseph de Lévis ; mais les nombreux services qu'il avait rendus à la religion dans les missions de l'Ouest poussèrent Mgr. l'Archevêque de Québec à l'y renvoyer, et, en 1839, M. Belcourt reprenait le chemin de la Rivière-Rouge.

Il se livra à l'étude des langues sauvages du Nord-Ouest avec une grande ardeur, se rendit maître des langues les plus usitées parmi les diverses tribus indiennes, et composa une grammaire et un dictionnaire sauteux-français.

M. Belcourt eut beaucoup de difficultés avec les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui croyaient avoir droit de vie et de mort sur les habitants du Territoire, et ne voyaient en eux

que des animaux dont ils devaient tirer le plus de services possible. Il protesta à maintes reprises contre la conduite de ces gens sans foi, et ne craignit pas d'informer le gouvernement de Sa Majesté des indignités qui se commettaient en son nom dans le Nord-Ouest. Il obtint ainsi plusieurs réformes importantes dans le gouvernement du Territoire.

De 1848 à 1850, M. Belcourt évangélisa les tribus indiennes des diocèses de Dubuque et de St. Paul de Minnesota (Etats-Unis). En 1859; il s'établit à Rustico (île du Prince Edouard).

Son passage en cette paroisse a laissé des traces ineffaçables; son esprit d'entreprise, son activité, son énergie y ont élevé des monuments qui font la gloire de son nom. Il y a établi la *Banque des Cultivateurs*, qui rend à la classe rurale des services inappréciables. Le bien-être de la classe agricole était incessamment l'objet de sa sollicitude, et nous l'avons vu se mettre à la tête de la colonisation, diriger, sur les terres neuves de Kent et de la Baie des Chaleurs, le trop plein des populations de Rustico. Des cantons entiers bénissent aujourd'hui sa mémoire pour les bienfaits qu'ils lui doivent.

En 1871, à la demande de Mgr. de Charlottetown, il alla prendre la cure du Havre-aux-Maisons où il déploya les nombreuses qualités dont la divine Providence l'avait doué.

M. Belcourt entreprit, il y a quelques années, la confection d'un dictionnaire complet de la langue sauteuse, qui est comme la source, la racine de toutes les langues sauvages. Il se mit à l'œuvre et consacra tout son temps à ce travail si peu rémunérateur, pénu-niairement parlant. Cet ouvrage fut mené à bonne fin, et il en revisa les pages pour la dernière fois il y a deux ou trois ans."

Une lettre, que M. Belcourt écrivait de Rustico, le 8 mai 1860, nous permet d'ajouter quelques détails aux informations du *Moniteur Acadien*. En voici des extraits :

" Dans l'espace des vingt-huit meilleures années de ma vie, que j'ai eu le bonheur de consacrer à l'apostolat des sauvages, j'ai composé, après sept années d'études et de pratique de la langue, une grammaire qui m'a coûté de profondes méditations et des efforts d'une persévérance plus qu'ordinaire. Elle fut imprimée à Québec, aux frais de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. J'avais cru que trois cents exemplaires suffiraient pour longtemps. Je m'étais trompé. Une grande partie des exemplaires furent accordés aux

sociétés savantes, et le reste fut bientôt épuisé pour les besoins des missionnaires.

“ Je suis pressé de faire une nouvelle édition de la grammaire, et de faire aussi imprimer le dictionnaire français-sauteux qui donnerait une facilité considérable pour l'étude, même générale, des langues sauvages, à cause des données communes à tous les dialectes des différentes tribus sauvages, à partir du golfe St. Laurent jusque près des Montagnes Rocheuses. Ce dictionnaire est trop coûteux à imprimer pour pouvoir être entrepris par l'Association qui a pu couvrir les frais d'impression de la grammaire.

“ J'ai fait une demande à l'Institut smithonien de Washington. Le secrétaire de l'Institut, M. Henry, chargea le professeur Turner, linguiste distingué, d'examiner cet ouvrage. Celui-ci me dit qu'il n'avait encore rencontré rien d'aussi intéressant dans toutes leurs collections sur les langues sauvages, et il m'exhorta à composer le second volume, le dictionnaire sauteux français, vu que les règles de l'Institut étaient de n'admettre que des ouvrages achevés.”

La publication de l'ouvrage n'a donc pas encore été faite.

Ce dictionnaire couvre un peu plus de trente-deux rames de papier *foolscap*, en écriture. Nous croyons savoir que cet ouvrage sera confié au Bureau des Missions dont S. G. Mgr. Taché est le président.

Nous faisons des vœux pour que l'œuvre de M. Belcourt lui survive, et que le savant et pieux missionnaire continue, au moyen des livres, l'apostolat que la mort ne lui permet plus de faire au moyen de la parole.